

**« COMMENT WANG-FÔ FUT SAUVÉ »,
RÉCIT D'UNE DISPARITION
ET DISPARITION DU RÉCIT**

par Marc-Jean FILAIRE (Montpellier)

Les *Nouvelles orientales* s'ouvrent sur un parcours initiatique offert par un vieux peintre, Wang-Fô, à un jeune homme devenu son disciple, Ling. Transformé lui-même en disciple, le lecteur apprend à regarder autrement le monde et la quotidienneté, afin d'y percevoir la dimension artistique que recèle le moindre fruit pourrissant, une simple fourmi, la zébrure d'un éclair. Le double enseignement, celui de Ling et celui du lecteur, permet sans danger d'affirmer que la nouvelle est un apologue. Nous avons affaire à un bref récit allégorique et moral, dans lequel l'interprétation symbolique révèle l'objectif didactique : ouvrir le cœur de l'homme à l'art, afin de le libérer des contingences terrestres. Beau projet, certes. Cependant, aucun lecteur n'aurait envie de réduire « Comment Wang-Fô fut sauvé » à un tel schéma pédagogique. La nouvelle possède une part indéniable de mystère, qui dépasse de loin le fugitif message culturel que l'on peut naïvement y trouver. Si l'on accorde une importance suffisante aux premières impressions, les lecteurs se réunissent sur un point : la chute de la narration est déroutante. L'extrême fin du texte met en scène un élément inattendu qui vient remettre en cause les repères établis. Il est vrai qu'au cours d'un récit, qu'il soit réaliste, fantaisiste ou merveilleux, les référents sont progressivement posés pour permettre au lecteur d'élaborer un contexte, lequel ne fait que se préciser à chaque indice nouveau. La particularité de la première « nouvelle orientale » est justement de briser cette habitude de lecture : la plus grande part du récit semble s'ancrer dans une réalité chinoise relativement précise, l'époque des Han, et les éléments convoqués n'ont aucun lien avec le surnaturel ; seules les métaphores de la plume narratrice établissent quelques connexions, qui pourraient être des indices annonciateurs, mais qui n'en seraient pas dans tout autre texte littéraire. En revanche, la fin de la nouvelle glisse dans

l'irréalité : Ling décapité est de nouveau vivant, l'eau peinte par Wang-Fô se matérialise dans le palais de l'empereur, le maître et son disciple s'échappent en barque en entrant dans le tableau du vieux peintre.

Chercher à comprendre l'enchantement que produit « Comment Wang-Fô fut sauvé », c'est tenter de saisir ce qui rend possible une telle fin et par quels moyens elle se manifeste sans rompre l'ambiance et la continuité du texte. Les trois derniers paragraphes de la nouvelle seront donc le principal support de notre réflexion, qui mettra en lumière la réflexion de Marguerite Yourcenar sur le problème qu'est l'écriture de la fin d'un récit. Ainsi, en analysant comment l'auteur choisit de faire disparaître son personnage, se révéleront les moyens mis en place pour achever la diégèse et, au-delà, la narration et l'écriture elle-même. C'est tout d'abord l'intrusion du merveilleux qui retiendra notre attention, car elle offre au vieil artiste la voie qui lui permet d'être « sauvé ». Cependant, sa disparition demeure bien énigmatique, d'autant plus qu'elle est présentée par une mise en scène de l'écriture qui progresse avec lenteur et de manière symbolique, effets qui participent à l'envoûtement du lecteur. Enfin, il sera nécessaire d'accorder toute son importance à la dimension esthétique du texte, afin de saisir que la magie de l'écriture yourcenarienne puise son énergie dans la poésie.

L'issue merveilleuse

La réapparition de Ling, que l'empereur a fait précédemment décapiter, fait entrer le récit dans une irréalité dont le reste de la nouvelle semblait exempt. Par un glissement presque imperceptible, la réalité de sa mort est effacée, au même titre que la présence de l'eau sur le pavement de jade semble être la seule conséquence possible de la peinture elle-même. Personne ne semble s'inquiéter de ces présences inattendues : « [d]ans l'eau jusqu'aux épaules », les courtisans « sur la pointe des pieds » sont « immobilisés par l'étiquette », pendant que l'eau atteint « au niveau du cœur impérial ». Seule la voix narrative laisse échapper une modalisation relative à l'« étrange » écharpe rouge du disciple.

L'excipit s'élabore donc autour de l'accession progressive à une irréalité complète, que le déplacement de la barque mime de façon symbolique. Cette embarcation s'établit comme